

Brooklyn College and the Graduate Center, CUNY

Diana Festa-McCormick

**SCHREIBER, Boris. *L'Organeau*. Paris: Jean-Jacques Pauvert, Alesia, 1982. Pp. 199. 57 F.**

D'après le *Larousse du XXe siècle, l'organeau*, en vocabulaire de pêche, est une « anse fixée à la masse des filets [...] qui permet de tirer la masse hors de l'eau » et aussi une « forte boucle de fer qui se trouve sur les quais pour l'amarrage des navires ». Ce titre, comme on le verra peut-être, est symbolique. Pour Max-Pol Fouchet « Boris Schreiber est l'un des grands méconnus de la littérature d'aujourd'hui ». Selon Alain Bosquet il a « des accents que Dostoïevski et Céline n'auraient pas désavoués ». Daniel Oster trouve chez lui « une profondeur de champ tout à fait originale » et, selon Jean-Didier Wolfromm, « C'est l'honneur de M. Schreiber d'avoir jeté ce trouble maléfique dans nos âmes de lecteurs repus » (citation de la couverture de ce roman).

Dans *L'Organeau*, histoire de Fernand Hilaire, Boris Schreiber a su décrire et mesurer la détresse, le vieillissement extérieur et la vie rétrécie, mais en apparence seulement, d'un homme, d'un retraité, totalement voué à la passion d'aimer, d'aimer pour survivre. Hilaire, qui fut poète, devient un vrai héros et redevient jeune dans cette histoire à la fois tragique et consolante, qui mérite l'admiration du lecteur et retient son attention jusqu'en ces dernières lignes. Tout est étrié dans la vie de Hilaire. Sa chambre, au cinquième, est pauvre et petite ; ses commissions, à l'épicerie, aboutissent à la fin du mois à l'achat « d'une boîte de fruits rares au sirop ». Mais il est de ceux qui prennent la parole lorsqu'il s'agit de protester en faveur de l'amélioration des droits des retraités. Son cœur fragile ne l'empêche pas de faire des pèlerinages jusqu'à une péniche où vit, en marge de la société, une jeune femme belle, amère, dont l'amant a été blessé dans une bataille avec la police, et qui prépare, à la place de son amant, un dernier *hold-up*. Dans la vie de Fernand Hilaire tout se tient : l'action sociale, l'amour, la rébellion, et [une] certaine brutalité (ne jette-t-il pas d'une fenêtre le chien de son voisin ?). Le refus du médiocre, l'aspiration à l'impossible, au pur, sont chez lui, négation de la déchéance physique ou morale qui le menace. La jeune femme, Cora, blessée à mort car elle a voulu « revoir la péniche avec les copains », laisse au vieil homme, avant de mourir, la preuve qu'il était, pour elle qui le tourmentait de ses ironies et de ses exigences, un de ses élus, et même l'élus, parmi ses truands.

Ce texte surprenant d'amour exalté, d'amour courtois soumis à maintes épreuves est admirablement bâti. Il a pour cadre paradoxal la pénombre des quartiers périphériques de Paris, où la mort guette et les criminels et les vieux. L'impossible y est affirmé dans un lyrisme sobre. On y lit, comme le dit le livre même : « la folie, la chimère », et encore « une sourde mais frénétique douleur : celle de l'homme qui se voudrait autre, qui se croit autre, qui voudrait crier, et que tout, et lui-même, bâillonne ».